

**NIKOLAJ BADMAEV (1879-1939),
« MÉDECIN TIBÉTAİN » DES DIRIGEANTS
DU KREMLIN**

TAT'JANA GREKOVA

À la mort de Pëtr Badmaev en 1920, ses neveux Žams'jan et Osor poursuivirent son œuvre de médecin. Žams'jan, qui, lors de son baptême, prit le prénom de Vladimir, étudia à la faculté de médecine de l'Université de Moscou et après la révolution d'Octobre, s'installa en Pologne. Osor, devenu Nikolaj à son baptême, acheva l'Académie militaire de médecine où il avait été admis sur décision de son parrain, le tsar Nicolas II ¹.

En 1914, année de la naissance de son fils – nommé Aleksej en l'honneur du tsarévitch –, Nikolaj Badmaev ² devint interne dans un hôpital militaire. Après la révolution d'Octobre, il fut médecin à Kislovodsk dans le Caucase et, en 1923, il revint à Petrograd. Avec l'aide de ses camarades de l'Académie militaire, il espérait organiser l'étude scientifique de la médecine tibétaine au sein d'une clinique spécialement créée à cet effet. Ce projet, comme on va le voir, se heurta à de nombreux obstacles.

-
1. L'Académie militaire de médecine acceptait sur concours les élèves ayant achevé leurs études dans des lycées classiques ou des écoles professionnelles. Nikolaj Badmaev avait fréquenté l'école ouverte par son oncle, Pëtr Badmaev, sur le mont Poklon à Saint-Pétersbourg, or, cette école n'avait aucun statut officiel.
 2. Pour plus de détails sur Nikolaj Badmaev, voir T.I. Grekova, *Tibetskaja medicina v Rossii. Istorija v sud'bakh i licakh* [La médecine tibétaine en Russie. Destins et personnes], Sankt-Peterburg, Aton, 1998, p. 18-319 ; du même auteur, « K istorii leningradskoj kliniki vostočnoj mediciny » [Histoire de la clinique de médecine orientale de Leningrad], *Ariavarta* (Sankt-Peterburg), 1998, n° 2, p. 231-256 et *Tibetskij lekar' kremlevskikh voždej* [Le guérisseur tibétain des chefs du Kremlin], Sankt-Peterburg/ Moskva, Neva/ Olma-press, 2002, 38 p.

**« C'EST TOUT UN JEU POLITIQUE
QUI SE TRAME AUTOUR DE CETTE MÉDECINE »**

Si les patients de Nikolaj Badmaev lui vouaient une confiance totale, il n'en allait pas de même dans le milieu médical. Là, Badmaev avait des ennemis implacables. Très vite, après l'ouverture à Leningrad de la clinique privée évoquée plus haut, une dénonciation le concernant parvint au Département sanitaire de la région ³. Convoqué pour s'expliquer, Badmaev se vit finalement intimé l'ordre de cesser de pratiquer des massages jugés dangereux et de préparer des poudres aux formules inconnues des scientifiques. Ensuite, un article anonyme intitulé « Badmaevščina ⁴ à Leningrad » et publié dans un journal, évoqua le cas d'une victime du « traitement bestial » prodigué par Badmaev. Derrière ces attaques, se tenait le docteur I.S. Krajndel' avec qui, de son vivant, Pëtr Badmaev avait eu maille à partir. À présent, ce médecin s'en prenait au neveu et il était soutenu par Lev Fëdorov, le directeur du Département sanitaire. Faute de pouvoir fournir des raisons sérieuses pour interdire à Badmaev de pratiquer, ses détracteurs firent parvenir une nouvelle série de dénonciations, cette fois non plus au Département sanitaire de la région, mais « là, où il faut ⁵ ! »

Le 2 septembre 1928, Badmaev fut arrêté et placé en garde à vue pendant un mois. Grâce à l'intervention de certains de ses patients influents, il fut libéré. À partir de ce moment, des agents de l'OGPU se firent soigner par lui et, rapidement, Badmaev consulta dans une clinique réservée aux autorités.

Le cercle des patients influents de Badmaev s'agrandit. Parmi eux, Maksim Gor'kij qui s'intéressait de près aux traitements non traditionnels. C'est précisément lui qui, en 1934, aida Badmaev à organiser un centre de recherche sur la médecine orientale au sein de l'Institut pansoviétique de médecine expérimentale (sigle russe VIÊM). Cependant Lev Fëdorov, qui entre-temps était devenu directeur du VIÊM, fit rapidement fermer ce centre sous prétexte de réorganiser l'institut.

3. Suivant son acronyme russe, Gubzdravotdel. À cette époque, ce département était en charge du service de santé de la ville.

4. Le suffixe *-ščina*, accolé à un substantif ou à un nom de famille, est particulièrement péjoratif en russe. (*N.d.T.*)

5. Euphémisme qui sert à désigner les différents services de sécurité qui se sont succédés en l'Union soviétique, de la Tcheka au KGB.



Nikolaj Badmaev, photographie prise en détention (1938 ou 1939).

Quand fut créé un nouveau groupe de recherche sur la médecine tibétaine, rejoint par de nombreux scientifiques en vue, les fonctionnaires en charge des questions médicales et certains cliniciens se montrèrent particulièrement inquiets, d'autant que le commissaire à la Santé, Grigorij Kaminskij, montrait de l'intérêt pour ce groupe et se faisait même soigner par Badmaev. De nouveau, les dénonciations affluèrent, insistant à présent sur le danger de « ces groupuscules illégaux ». Lors d'une discussion au Conseil scientifique médical (sigle russe UMS) du commissariat du peuple à la Santé, N.V. Terziev, le secrétaire scientifique du Conseil, déclara d'emblée :

[...] le groupe d'étude sur la médecine orientale a enfreint plusieurs lois [...]. Considérant que l'existence de ce groupe est contraire à la législation, [il faut] demander au camarade Belen'kij d'éclaircir cette question de façon officielle auprès des services compétents. Mais cela ne suffit pas ; je vous demanderai d'écrire quelques mots, de donner une appréciation sur ce groupe et de démontrer que non seulement il n'a pas de statut légal [...] mais qu'il est impossible de lui accorder un tel statut [...] parce que l'existence [...] d'un groupe d'étude composé de particuliers est inutile et déraisonnable.

Le message était clair : le groupe devait être châtié. Lors de cette même réunion, on évoqua le fait que « la médecine orientale a généralement une signification politique importante, [que] c'est tout un jeu politique qui se trame autour d'elle » et que les per-

sonnes « qui sont à l'origine de son étude ne sont pas que des médecins, ce sont aussi des politiciens ».

La déclaration du secrétaire scientifique ouvrait la voie à une lutte féroce contre Badmaev. Au lieu de s'en tenir à un débat strictement scientifique, on porta des accusations politiques – phénomène typique dans la société soviétique. Un des chefs de l'espionnage au sein des services de sécurité d'État, le lieutenant général P. Sudoplatov, témoignait récemment encore de ce genre de chose :

Mon ami, le professeur Muzičenko, recteur de l'Institut de recherches cliniques de la région de Moscou, m'a raconté que des personnes influentes du gouvernement étaient toujours mêlées d'une façon ou d'une autre aux querelles entre médecins, puisque c'était précisément d'eux que dépendait l'octroi de fonds à la recherche scientifique [...]. Aujourd'hui encore, on craint que les conflits et autres problèmes entre médecins ne se terminent à la Loubianka ⁶.

UNE PROXIMITÉ DANGEREUSE

Il est certain que le fait de côtoyer les puissants de ce monde a joué un rôle non négligeable dans le destin tragique de Nikolaj Badmaev. L'écrivain Lev Razgon se souvient :

J'ai bien connu Nikolaj Nikolaevič Badmaev, un Bouriate intelligent, calme, éduqué. Il était le neveu de Badmaev, célèbre avant la révolution, et il suivit ses traces : il soigna par des herbes tout le gratin du Kremlin ⁷.

Être médecin, c'est exercer une profession d'un genre particulier. C'est notamment être le confident de ses patients. Ceux qui sont au pouvoir se confient souvent à leur médecin quand ils traversent des périodes difficiles. Pour cette raison, sous certains régimes politiques, n'importe quelle indiscretion, un bavardage de trop ou tout simplement des contacts indésirables peuvent coûter la vie à un médecin. En 1937, nombre de patients influents de Badmaev furent déclarés ennemis du peuple. Parmi eux, Ivan Mikhajlovič Moskvine et sa femme Sof'ja Aleksandrovna Moskvina dont Badmaev était particulièrement proche ⁸. Une lettre datant de

6. P. Sudoplatov, *Razvedka i Kreml'* [Les services de renseignement et le Kremlin], Moskva, 1996, p. 363.

7. L. Razgon, *Plen v svoem otečestve* [Captif dans sa propre patrie], Moskva, 1994, p. 105. Précisons que Lev Razgon a vécu dans la famille des époux Moskvine, dont il sera question plus loin dans cet article.

8. I.M. Moskvine fut membre du Comité central du Parti communiste de 1927 à 1934. À partir de 1935, il fait partie de l'appareil de la Commission de contrôle soviétique au Commissariat soviétique du peuple d'URSS. Quant à Sof'ja Moskvina, elle avait

mars 1936 et écrite par cette dernière à Badmaev en témoigne : « Les brouets de toute sorte ⁹ agissent particulièrement bien, par contre les poudres sèches pas tellement. En revanche, Ivan Mikhajlovič a suivi votre traitement à la lettre. Demain, il doit prendre pour la dernière fois ses poudres. Que faire ensuite, Nikolaj Nikolaevič ? Quand venez-vous ? Au cas où ce ne soit pas bientôt, alors envoyez par la poste à Ivan Mikhajlovič des médicaments avec la posologie. Il suit sérieusement son traitement [...]. » « Quant à moi, Nikolaj Nikolaevič, écrivait en fin de lettre Sof'ja Aleksandrovna, aidez-moi à me débarrasser de ma tristesse et de mon accablement. Je ne sais tout simplement pas quoi faire. Donc, nous vous attendons, vous ou votre lettre ¹⁰. »

Badmaev n'était pas en mesure de lutter contre la tristesse et l'accablement dont beaucoup de ses patients à cette époque souffraient. Pour ce faire, des mesures tout autres que médicales auraient été nécessaires. La lutte à l'intérieur du Parti s'intensifiait et il était clair que bientôt, elle ferait de nouvelles victimes.

Ivan Moskvin fut arrêté en juin 1937 ; le 27 novembre, il était jugé devant un tribunal du Collège militaire et aussitôt fusillé dans la prison de Lefortovo à Moscou. C'est précisément ce jour-là que sa femme, à qui l'on s'était dans un premier temps contenté de reprocher d'avoir caché les crimes de son mari, fut accusée d'avoir prémédité l'assassinat du commissaire du peuple aux Affaires intérieures, qui n'était autre alors que Nikolaj Ežov. Ancien subalterne de son mari, Ežov, que Sof'ja Moskvina appelait gentiment « petit moineau », était souvent reçu chez les Moskvin. Or, à présent, il exigeait à n'importe quel prix ses aveux. Dans le procès-verbal de l'interrogatoire, le nom de Nikolaj Badmaev, que Ežov avait plus d'une fois rencontré chez les Moskvin et par qui il avait été soigné, figurait en qualité de complice de ce prétendu attentat ¹¹.

Sof'ja Moskvina fut exécutée le 8 avril 1938. Badmaev, cependant, ne fut pas arrêté. En outre, lors du procès contre le complot du bloc droitier trotskiste de mars 1938, où il fut question de la prépa-

été d'abord l'épouse de Gleb Bokij, figure de premier plan du NKVD qui dirigeait un laboratoire secret au sein de cet organisme. Bokij était en excellente relation avec les Moskvin. Il fut arrêté en juin 1937 et exécuté en novembre de la même année. Lui aussi était soigné par Nikolaj Badmaev. Pour plus de détails, voir Tat'jana Grekova, *Tibetskij lekar'*, op. cit., p. 223-242.

9. Certains médicaments tibétains doivent être bouillis avant utilisation.

10. Tat'jana Grekova, *Tibetskij lekar'*..., op. cit., p. 192-193.

11. Voir l'intégralité du procès-verbal de l'interrogatoire du 27 novembre 1937 de Sof'ja Moskvina, *ibid.*, p. 356-366.

ration d'un acte terroriste « contre Nikolaj Ežov [...] par empoisonnement lent au moyen d'un poison conçu spécialement à cet effet », Badmaev ne fut pas accusé ; d'autres le furent, comme l'ancien commissaire du peuple aux Affaires intérieures, Genrikh Jagoda, son secrétaire personnel P.P. Bulanov et son aide I.M. Savolajnen ¹². En fait, Badmaev, même une fois arrêté, ne fut pas accusé d'avoir attenté à la vie de Ežov. Pourquoi ? Ne serait-ce pas qu'autour de ce praticien de la médecine tibétaine, se tramait effectivement tout un jeu politique...

L'AFFAIRE P-18235

Dans la nuit du 20 avril 1938, Nikolaj Badmaev fut réveillé par un coup de sonnette à la porte. Un inconnu lui demanda de se rendre chez un malade qui avait d'urgence besoin de son aide. Badmaev ne s'étonna pas, de telles choses étant déjà survenues, il s'habilla rapidement, et ayant pris sa sacoche contenant tout un assortiment de médicaments qu'il tenait toujours prêt, il sortit. Devant la porte attendait une voiture. Ce n'est vraisemblablement qu'en prenant place dans cette voiture que Badmaev comprit qu'il était arrêté et allait être transféré à Moscou.

Les deux tomes relatifs à l'affaire Nikolaj Badmaev qui sont conservés dans les archives du FSB ne rendent pas compte, loin de là, de toute l'enquête. Un examen attentif de ce dossier donne le sentiment de lacunes. Qu'on en juge. Dans le procès-verbal relatif aux mesures prises contre Badmaev, il est vaguement dit que celui-ci « est un agent des services de renseignement étranger et s'adonne à l'espionnage et au sabotage ¹³ ». À quels services de renseignement est-il fait allusion ici ? Les services britanniques ? allemands ? japonais ? En quoi consistent non seulement son activité d'espionnage mais aussi celle de sabotage ? Ce genre de formule, on le sait, permettait en cas de besoin de supposer n'importe quoi. Vraisemblablement, ce n'est pas là un hasard.

Le procès-verbal de l'interrogatoire, dactylographié sur 78 pages, est daté du 2 novembre 1938. Serait-il donc possible que ce soit là le premier interrogatoire en six mois de détention ?

12. *Sudebnyj otčet po delu antisovetskogo « pravotrockistskogo bloka »* [Compte-rendu judiciaire de l'affaire du « bloc droitier trotskiste » antisoviétique], Moskva, 1938, p. 547.

13. Archives de la direction du FSB pour Saint-Pétersbourg et la région de Leningrad (Saint-Pétersbourg), dossier P-18235.

Assurément, non. Badmaev y déclare d'ailleurs : « Ne voyant aucune utilité à discuter *d'avantage*, je vais parler très sincèrement de mon activité criminelle ¹⁴. » Autrement dit, le ou les interrogatoires précédents n'ont pas été consignés dans le dossier. Il nous semble que ces discussions « qui ne devaient pas être consignées dans les procès-verbaux » se déroulèrent non avec le juge d'instruction, mais avec quelqu'un de haut placé. De plus, les aveux qui ont été consignés sur le papier sont, pour partie, tout simplement absurdes. Ainsi Badmaev avoue-t-il être un espion japonais, recruté en 1912 par Miyakawa, un diplomate japonais que lui aurait fait rencontrer son oncle Pëtr Badmaev. Ce dernier, en tant que descendant de Gengis-khan, se considérait, lit-on encore, comme un candidat potentiel au trône de Mongolie. Toujours dans ce même document, Nikolaj Badmaev reconnaît avoir préparé ses actes terroristes à la demande de son patient, I.P. Belov, ancien commandant du district militaire de Leningrad, membre d'une organisation trotskiste de droite. Belov lui aurait donné comme mission de transformer la clinique de médecine orientale en un centre de formation pour des assassins médecins. Il promettait d'élargir le cercle des patients haut placés et Badmaev devait se gagner la confiance de ceux-ci par ses traitements, tout en choisissant pour chaque malade le moyen approprié pour s'en débarrasser.

Malheureusement, nous ne savons pas si de tels propos se trouvent dans le dossier de Belov ou si l'on ajouta de nouvelles calomnies à titre posthume contre ce militaire fusillé dès novembre 1938.

Lors de son procès, le 26 février 1939, Badmaev se déclara non-coupable et revint sur ses précédentes dépositions. Cependant, le jugement étant juste une formalité et le sort de l'accusé étant décidé à l'avance, le même jour, Badmaev était fusillé en tant que membre d'une organisation nationaliste bourgeoise panmongole qui préparait des actes terroristes contre les dirigeants du Parti et le gouvernement soviétique.

LA PROTESTATION D'UN MÉDECIN MILITAIRE

Dans le cadre de l'affaire Badmaev, outre les membres du personnel de la clinique de médecine orientale, Fëdor Pyškin, chef de la polyclinique de l'état-major du district militaire de Leningrad et lui aussi diplômé en 1914 de l'Académie militaire de médecine, fut

14. Archives du FSB de Saint-Pétersbourg et de la région de Leningrad (Saint-Pétersbourg), dossier P. 18235. (Les italiques sont nôtres.)

également arrêté et accusé d'espionnage. Badmaev l'aurait recruté pour travailler pour les services de renseignement britanniques (rappelez-vous que Badmaev avait été accusé d'être un espion à la solde du Japon ¹⁵ – et ce n'est d'ailleurs pas la seule absurdité ni la seule contradiction que l'on relève dans toutes ces accusations). On maintint plusieurs jours durant Pyškin « debout » en le privant de sommeil et de nourriture, mais il refusa malgré tout de déposer à charge contre Badmaev. Menacé par le chef du NKVD de Leningrad de ne pas sortir de son bureau tant qu'il n'aurait pas avoué et d'être exécuté sur place, Pyškin finit par signer le procès-verbal préparé à l'avance et contenant ses aveux. De retour dans sa cellule, il adressa une lettre de protestation au procureur militaire et lors de son jugement, il se rétracta. Déporté dans un camp, il écrivit plusieurs fois au vice-commissaire de la Défense Boris Šapošnikov, au commissaire Klement Vorošilov, au nouveau chef du NKVD, Lavrentij Berija, et au procureur de l'URSS. Ses protestations restèrent sans effet.

L'extrait ci-dessous de la lettre de Pyškin au président du Tribunal suprême de l'URSS témoigne clairement de son profond respect pour Badmaev et de la confiance absolue que lui portaient ses patients :

Chaque fois que je recommandais Badmaev, on me faisait remarquer que je ne pouvais le recommander comme médecin traitant puisque je ne connaissais pas sa façon de soigner, ni les traitements qu'il prescrivait, d'autant qu'il ne prescrivait pas des médicaments qu'on trouve en pharmacie, mais qu'il les prenait directement dans ses propres réserves sans les soumettre à un contrôle [...]. J'avais le droit et le devoir de suivre l'état de santé des personnes à qui Badmaev prescrivait des médicaments, et comme tous ses malades me faisaient part, à moi mais aussi à d'autres, de l'amélioration de leur état, et que lors de mes examens, je ne trouvais pas d'aggravation de leur état ni de maux engendrés par le traitement prescrit, et que je constatais une réelle amélioration, je n'avais donc aucune raison de déclarer nuisibles les médicaments préconisés et utilisés par Badmaev.

Je ne peux pas douter de la loyauté politique de Badmaev, le considérant comme un homme sûr puisque je sais qu'en tant que médecin du Comité de la région du Parti communiste, il jouissait de la confiance du personnel dirigeant de la direction du NKVD, qu'il avait soigné Maksim Gor'kij et qu'il était aussi souvent appelé à Moscou auprès des dirigeants du parti et du gouvernement ¹⁶.

15. Archives du FSB de Saint-Petersbourg et de la région de Leningrad (Saint-Petersbourg), dossier P. 36523.

16. Archives du FSB de Saint-Petersbourg et de la région de Leningrad (Saint-Petersbourg), dossier P. 18235.

REFUS DE MEURTRE ?

Pourquoi à la différence de Pyškin, Badmaev ne s'est-il pas plaint auprès des hautes instances et ne s'est-il pas adressé à ses patients influents qui visaient les listes de personnes à arrêter et à fusiller ? Peut-être parce qu'il savait ce que ces derniers valaient ? Ou ne serait-ce pas qu'il savait que son arrestation était liée au fait qu'on voulait le contraindre à travailler dans le laboratoire secret de toxicologie et de bactériologie du NKVD ? Là, on élaborait des moyens pour liquider les personnes indésirables en laissant leur mort paraître naturelle, comme le résultat d'une maladie, ne suscitant aucun soupçon de la part des médecins. Le recrutement de l'équipe du laboratoire se faisait de deux façons : on recrutait soit des cadres du NKVD, soit des prisonniers. Il y eut des cas où, faute d'être sûr d'obtenir l'accord de certains spécialistes, on les arrêtait sous des accusations fallacieuses pour mieux les enrôler ensuite.

Ne serait-ce pas en vue d'un tel travail que Ežov rassembla des preuves compromettantes contre Badmaev ? Car il n'y a aucune raison de mêler à une enquête secrète un médecin en relation avec des personnalités en vue. D'abord, un travail comme celui que voulait lui confier Ežov exige une totale concentration, or, un médecin est en permanence accaparé par ses patients. De plus, il n'est pas exclu qu'un médecin partage ses doutes avec l'un de ses malades, ce qui est extrêmement dangereux. Par contre, l'utiliser de temps à autre pour des actions ciblées en vue de se débarrasser de personnes gênantes, après l'avoir effrayé comme il convient, cela est tout à fait envisageable, tout comme l'arrêter, le couper de tout contact extérieur et l'assigner à un travail permanent. Il est possible que les discussions non consignées dans le procès-verbal aient concerné précisément ce type de solution. Le procès-verbal de l'interrogatoire du 25 janvier 1939 s'en fait l'écho : Badmaev avoue alors qu'il devait mettre au point des traitements aux formules spéciales et les adapter de telle sorte à aggraver l'état du malade. Il s'agissait, par exemple, de ne pas faire baisser une tension artérielle élevée, mais au contraire de la faire monter davantage.

À première vue, un tel aveu paraît absurde. Dans son arsenal, un médecin dispose déjà de moyens contre-indiqués. Cependant, on le sait, les services secrets soviétiques avaient l'expérience de « traitements » à issue fatale. Voici ce qu'écrivit l'ancien employé du NKVD, K. Khenkin, au sujet de son collègue et supérieur Jakov Serebrjanskij, autrefois éclairagiste dans un théâtre :

Après bien des réflexions et le travail de tout un groupe de spécialistes rassemblé par [Jakov Serebrjanskij] et curieusement composé de chimistes et de pharmaciens arrêtés sur ses ordres, fut mis au point un système sûr et en même temps flexible. Les personnes à liquider étaient surveillées de très près. Notamment, on étudiait scrupuleusement les médicaments les plus anodins que la personne visée avait l'habitude de prendre : somnifères, anesthésiques, laxatifs etc. Parfois, un proche, par exemple le médecin de famille, participait à ce contrôle.

L'aspect génial du projet était que les ingrédients pris séparément étaient inoffensifs. Un médicament normal, en somme. Mais survenait un moment où le dosage des différents composants devenait tel que la personne en question mourait en avalant un énième comprimé d'aspirine, un somnifère inoffensif, une cuillère à café de purgatif. De surcroît, les autopsies ne révélaient rien, car la composition mortelle se dissipait rapidement, sans laisser de trace ¹⁷.

On peut penser que ce n'est pas Belov qui chercha à contraindre (en vain, d'ailleurs) Badmaev, le « médecin du Kremlin », à mettre au point des « formules spéciales », mais bien des membres du NKVD. Et peut-être est-ce précisément le refus de travailler au sein de ce laboratoire secret qui décida du sort de Badmaev.

Sous Beriia, ce laboratoire était destiné à prendre plus d'ampleur encore.

Traduit du russe par Dany Savelli

17. K. Khenkin, *Okhotnik vverkh nogami* [Chasseur sens dessus dessous], Moskva, 1991, p. 27-28.